

Les « saluts slaves »

(2)

France Prešeren et Anton Gustav Matoš

traduit du slovène et du croate et présenté par Kolja Mićević

France Prešeren (Frantsé Préchéréén, 1800-1849). Comme tous ses contemporains célèbres, Pouchkine, Byron, Mickiewicz, Hugo même..., Prešeren, avocat solitaire à Ljubljana (Laibach, Emona) *sut répondre à l'appel du temps*. Pour composer sa *Guirlande de sonnets*, il tomba amoureux de Julija Primcova, belle émonaise, qui n'avait rien compris – pareille en cela à celle du sonnet d'Arvers – dont il transforma le nom de 15 lettres en un acrostiche parfait duquel sortit toute la poésie slovène future. Voici, en continuant, et après le premier en deux versions publié dans le numéro précédent de *Poésie*, deux nouveaux - II et VI - des six « Sonnets du Malheur » et toujours traduits du slovène.

Prešeren? Ljubljana fut son Baltimore. Il mourut la même année que Poe.

LES SONNETS DU MALHEUR

II

Le voyageur entre en l'africain désert,
perd sa route, partout tombe la nuit,
couverte de nues nulle étoile ne luit,
sous la lune s'endort las sur un pré vert.

Le ciel s'ouvrit, ses rayons sont très clairs ;
il vit serpents s'enlacer dans leur puits,
et l'antre où le tigre a ses petits à lui,
il vit l'affreux front du lion troubler les airs.

Ainsi le jeune homme se fiait au sort
des jours présents, lorsque du lendemain
devant lui le rideau fut baissé encor.

La nuit s'éclaircit, quand visible devint
le dégoût de la vie, peines et vains efforts,
l'abîme profond sans nul bon chemin.

VI

Ma bouche alors gardera le silence
à l'encontre de toi, ennemi destin,
j'ai, Dieu merci, un souvenir certain
de tes peines, prison de l'existence !

Mon dos bien connu le fagot immense
et ma bouche l'amère coupe du festin,
ma peau n'est plus qu'un cuir déteint,
qui ne craint plus de l'épine l'offense.

Durs devinrent mes sens et jointures
et mon cœur n'est qu'un pierreux débris,
tout mon esprit est pris de froidure ;

La peur fuit, avec elle l'espoir tôt flétri ;
que la main du destin soit douce soit dure,
elle me trouvera désormais tout meurtri.

Anton Gustav Matoš (Antone Goustave Matoche, 1873-1914). Comment dire brièvement - même longuement - l'admiration que j'ai pour ce poète, qui fut aussi un nouvelliste, polémiste - et musicien actif : il gagnait son pain en jouant au violoncelle ! Par ce fait et par la brièveté de sa vie, il me rappelle beaucoup le poète américain, Sidney Lanier dont il était contemporain pendant huit ans.

Peut-être, ainsi : il y a une quinzaine d'années, à Zagreb - que Matoš, né à Tovarnik en Voïvodine, considérait comme sa ville natale ; sinon, comment comprendre son poème *La Cloche* où il se souvient, perdu quelque part à l'étranger, de la sonnerie de la cathédrale zagréboise ? - je publiai un recueil poétique entier dans la revue « Forum », *Matoš dans l'imprimerie*. Imprimerie à l'époque était encore synonyme pour *la lettre de plomb*. Dans le sonnet-impression très connu, *Soir d'automne*, le poète parle des nuages qui rêvent les « rêves de plomb » ; mais tout, dans cette poésie et dans ce destin « pèse » lourd, comme le plomb. Aussi, le nom de Matoš, produit plusieurs anagrammes, dont : Mašto - ce n'est que Madame l'Imagination au vocatif ! Dans mon recueil *Matoš...* se trouvent deux sonnets trilingues (croato-serbo-français) composés de quatorze syllabes chacun dont je cite le premier, horizontalement, et je serais le dernier à le traduire :

Ma / što / mo- / taš, / Maš / -to, / mot / tache ! / Mož- / da / moš / -ta / moz / -ga !

Le second sonnet propose un seul changement : (le) *mot tache* devient : (le) *mot tâche*. C'est le verbe français qui, comme « coincé » entre le serbe et le croate au milieu du sonnet, sauve l'idée (la peau !) du sonnet unisyllabique grâce à son - chapeau !

Anton Gustav Matoš ? L'imagination au vocatif !

LA CLOCHE

Cette cloche, qui tel un titan gémit
Sous le ciel étranger, alors me rappelle
D'une autre cloche, celle qui psalmodie
Sur la misère de ma ville paternelle.

Pleure, cloche semblable ! Donne au deuil,
Qui avec toi là souffre, les noires voiles !
Frappe fort de ton battant ma poitrine,
Qu'éclate le cœur, qu'éclate la moëlle !

Paix... Cloche se tait... Pensées dévorent...
Ô, le soir, le remords ne peut s'apaiser !
Nuit... Je suis seul... Seul à l'étranger !
Au front, amie, me brûle ton baiser...

Bêtises ! Nerfs tendus ! Debout, pensée,
Et que la volonté de ta raison s'accroche !
Sois tourbillon, orage, trompette, révolte
Et aigle parmi les tonnerres, telle la cloche !

CONSOLATION DES CHEVEUX

Affligé, en rêve, je la regardai. Morte.
Dans la salle fatale, parmi les fleurs vierges ;
Sur le haut cercueil, dans l'agonie des cierges,
Prêt pour elle sacrifier ma vie de la sorte.

Je ne pleurai point. Non. Je me tenais coi
Dans la salle fatale, pleine d'une mort splendide
En doutant que les yeux clairs fussent vides,
D'où la vie meilleure me brillât autrefois.

Tout, tout est mort : yeux, souffle et mains,
Tout ce que désespéré je voulus faire revivre
Dans l'horreur morne et la passion sans fin,

Dans la salle fatale, dans mes pensées comme ivres.
Seuls tes cheveux furent vivants encor,
Qui me dirent : - Calme-toi ! On dort dans la mort.

1909*

Au gibet. Sèche comme un brin.
Sur le mur carcéral. Mur de misère.
Sous elle, morne fosse meurtrière,
Lieu du crime, de l'obscur festin.

Je vis sa robe en un temps lointain,
Car un tel air a aussi ma mère,
Et les yeux pareils une dame chère ;
En quel lieu m'emmena le chemin !

* Ce sonnet, parmi d'autres « poèmes actuels », est une allusion aux événements politiques qui se sont déroulés en Croatie au mois de juillet 1909.

Et pour elle je sautai dans le fatal trou
Et de sa sanglante sueur je mouillai tout
Mon visage insolant, comme des larmes.

Car on pendit ma Croatie, à cette place,
Tel un voleur, tandis que son nom efface,
J'ignore pour qui, enchaîné, un gendarme.